IN S'ABONNE. Cahors, bureau du Journal, chez A. LAYTOU, imprimeur, ou en lui adressant franco un mandat sur le poste. PRIX DE L'ABONNEMENT: LOT, AVEYRON, CANTAL, CORREZE, DORDOGNE, LOI ET-GARONNE, TARN-ET-GARONNE: Un an, 14 fr. Six mois, 9 fr. Trois mois, 5 fr. AUTRES DÉPARTEMENTS: Un an, 20 fr.; Six mois, 14 fr. L'abonnement part du 1er ou du 16 et se paie d'avance.

JOURNAL DU LOT

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, AGRICOLE ET COMMERCIAL

PARAISANT LES MARDIS, JEUDIS ET SAMEDIS

M. HAYAS, rue J.-J. Rousseau, 3, et MM. LAFFITE-BULLIER et Co. place de la Bourse, 8 sont seuls chargés, à Paris, de recevoir les annonces pour le Journal du Lot.

Le JOURNAL DU LOT est désigné pour la publication des Annonces Administratives du Département.

PREZ DES INSERTIONS: ANNONCES, 25 centimes la ligne. RÉCLAMES, 50 centimes la ligne. Les Annonces et Avis sont reçus à Cahors, au bureau du Journal rue de la Mairie, 6, et se paient d'avance. Les Lettres ou paquets non affranchis sont rigoureusement refusés. L'ABONNEMENT se paie d'avance. Cahors, imp. de A. LAYTOU rue de la Mairie, 6.

CALENDRIER DU LOT.

Table with columns: DAT JOURS, FÊTE, FOIRES, LUNAISONS. Rows include 4 Samedi st Dominique, 5 Vendr. N.D. des Neiges, 6 Jeudi. Tr. de N S.

Départ des Correspondances

Table with columns: DÉSIGNATION DES ROUTES, Clôture des chargements, Dernière levée (bolte). Lists routes to Gramat, Rodez, Brives, Tulle, Aurillac, etc.

SERVICE DES POSTES.

Table with columns: DÉSIGNATION DES ROUTES, Arrivée des Courriers, Distribution en ville. Lists routes to Caherrets, Lauzès, St.-Géry, etc.

L'acceptation du 1er numéro qui suit un abonnement fini est considérée comme un réabonnement. Avis de renvoyer ce numéro, quand on voudra se désabonner.

Cahors, le 30 Juillet 1864.

BULLETIN

Le Moniteur nous annonce que des ordres viennent d'être donnés dans nos ports militaires pour le départ, dans les premiers jours d'août, de plusieurs bâtiments destinés à ramener en France ceux de nos soldats dont la présence n'est plus nécessaire à la consolidation du nouvel état des choses dans l'empire mexicain.

Nous ignorons encore, dit la Correspondance Havas, à quel chiffre s'élèvera l'effectif des troupes françaises qui tout d'abord doivent être rapatriées, le gouvernement de l'Empereur saura, en cette occasion nouvelle, concilier les divers intérêts en présence. On sait, toutefois, que notre légion étrangère, forte de plusieurs milliers d'hommes et dont le courage et l'organisation ne laissent rien à désirer, est appelée à rester pendant quelque temps au service du Mexique. Nous ajouterons qu'en ce moment même des volontaires, ayant encore au moins dix-huit mois de service à faire, avant d'être libérés, s'engagent en Algérie pour aller au Mexique. Ils y seront incorporés dans des régiments de contre-guilleros, destinés, dit le Moniteur algérien, à purger le pays des dernières bandes qui inquiètent encore les campagnes et les centres éloignés et isolés. Ces volontaires n'ont contracté qu'un engagement d'une année, à l'expiration de laquelle ils pourront, à leur choix, ou se faire rapatrier aux frais de l'état, ou renouveler les engagements.

Outre l'armée impériale mexicaine que l'on peut considérer comme fortement constituée aujourd'hui et qui a déjà fait ses preuves de fermeté devant l'ennemi. On sait que l'Empereur Maximilien complera, parmi les forces militaires, une légion autrichienne et une légion belge. La première doit s'embarquer à Trieste et la deuxième à Ostende, pour se rendre à destination. Peut-être objectera-t-on qu'une armée ainsi composée manquera d'homogénéité; nous répondrons à cette objection, que liées par un intérêt commun et en présence de périls éventuels communs, les troupes de nationalités diverses, groupées autour du trône de Maximilien, sentiront la nécessité impérieuse de s'approprier la devise célèbre: L'union fait la force! Et maintenant, faut-il dire que nos braves soldats, vainqueurs à Puebla et dans vingt autres rencontres plus ou moins meurtrières, seront accla-

mées à leur retour parmi nous! Non, ce serait douter du cœur de la France!

D'après une dépêche mexicaine, les généraux Urga et Doblado auraient adhéré à l'Empire.

Nous lisons dans le bulletin du Constitutionnel:

Les fédéraux viennent de commettre un acte extraordinaire de vandalisme: le général Hunter a brûlé l'Académie militaire de Lexington, dans la Virginie, et a fait abattre la statue en bronze de Washington dont il a envoyé les débris dans le Sud. Cette statue, érigée en 1788, portait l'inscription suivante: « L'Assemblée générale de l'Etat de Virginie a fait élever cette statue comme monument d'affection et de gratitude au général Washington qui, unissant aux qualités du héros les vertus du patriote, a fondé la liberté de son pays, rendu son nom cher à ses concitoyens, et donné au monde un immortel exemple de la véritable gloire. »

Le grand-duc Michel vient de prononcer à Tiflis, en réponse aux félicitations de son entourage, des paroles qui respirent la joie du triomphe. « Mais on y chercherait en vain, dit le Temps, l'expression d'un regret pour les épouvantables maux qu'a attirés, sur la population vaincue, l'issue de cette longue et cruelle guerre de Circassie. A la suite d'un banquet, le grand-duc a bu à la prospérité du Caucase tout entier, à ses progrès à venir et à son prochain avènement aux bienfaits de la civilisation. Cependant, les malheureux émigrés Circassiens errent par centaines de mille, sur les côtes de l'Asie-Mineure, en proie à la fièvre, à la faim, au désespoir de la patrie perdue, les cadavres s'entassent sur les chemins, et la peste couve silencieusement au milieu des vivants. La Russie a toujours de ces lugubres à-propos; le moment était, en vérité, bien choisi pour boire à la prospérité du Caucase! »

La Gazette de la Baltique donne le bilan suivant de l'insurrection polonaise. Elle assure que la plupart de ces chiffres ont été puisés à des sources officielles. Pendant les seize mois de

lutte, 30,000 insurgés ont été tués ou blessés grièvement; 361 personnes ont été condamnées à mort par les conseils de guerre; 85,000 personnes moins compromises ont été déportées en Sibérie.

Les contributions de guerre se sont partagées de la manière suivante: 6 millions roubles d'argent dans le royaume de Pologne; 3 millions en Lithuanie, 2 millions en Wolhynie, Podolie et à Kiew. De son côté, le gouvernement national polonais a prélevé les sommes suivantes: dans le royaume de Pologne, 6 millions roubles d'argent; en Lithuanie, 3; en Wolhynie, en Podolie et à Kiew, 2; en Galicie, 2 1/2, et 1 million dans la Posnanie.

Le nombre des Polonais qui se sont réfugiés à l'étranger est estimé à 10,000, pour le moins; et plus de 6,000 sont encore détenus et attendent leur arrêt. Ces chiffres ont une éloquence tellement saisissante, que ce serait les affaiblir que d'y ajouter un commentaire.

Pour le bulletin politique: A LAYTOU.

Dépêches télégraphiques.

(Agence Havas).

Francfort, 28 juillet.

Le journal les Deux Mondes annonce qu'il a reçu de Vienne la communication suivante:

La conférence d'hier a duré une heure et demie. Les plénipotentiaires n'ont pu trouver un point de départ de nature à faire prévoir un résultat. La Prusse et l'Autriche ont déclaré ne vouloir consentir à un armistice qu'après l'acceptation d'une base pour la paix.

Marseille, 28 juillet.

Les lettres de Constantinople du 20 annoncent que le sultan envoie au camp de Châlons, une commission militaire composée du général de brigade Salich, d'un colonel d'artillerie et d'un colonel d'état-major.

Copenhague, 26 juillet.

On lit dans le Fædrelandet: Le bruit a couru qu'un armistice de neuf mois avait été conclu et que les Allemands resteraient pendant ce temps en possession des duchés. Si la

nouvelle se confirmait, il serait évident que les négociateurs étrangers auraient conclu un arrangement avant l'arrivée des plénipotentiaires danois.

Londres, 27 juillet.

Le Times a reçu de son correspondant spécial de New-York les nouvelles suivantes, en date du 16 juillet:

Les télégrammes, arrivés hier de Washington, constatent, d'après les avis du quartier-général, que les fédéraux poursuivent les confédérés sur le haut Potomac, mais qu'il n'y a pas eu de rencontre. On n'a pas reçu d'autre nouvelle de ce côté.

Les confédérés s'occupent activement de transporter à Richemond leur immense butin. Ils paraissent vouloir prendre l'offensive contre l'armée affaiblie de Grant à Petersburg, Hill menace la gauche fédérale.

Les journaux de Nashville, du 13, annoncent que Sherman a passé le Chattahoochee avec toute son armée et qu'il s'est immédiatement porté devant Atlanta. On pense que Johnston lui offrira la bataille. On n'a pas de nouvelles des opérations des confédérés sur les derrières de Sherman.

Hier, des mains inconnues ont mis le feu à six bateaux à vapeur à St-Louis. La perte est évaluée à plus d'un demi-million de dollars.

Vienne, 27 juillet.

La Gazette de Vienne, édition du soir, se dit autorisée à déclarer dénuée de fondement la nouvelle, envoyée de Paris à la Gazette de Cologne, que M. de Rechberg aurait fait savoir aux deux gouvernements de France et d'Angleterre que la séparation complète des Duchés d'avec le Danemark formait le maximum; des exigences des puissances allemandes.

On lit dans la Correspondance générale.

Aujourd'hui à midi a eu lieu la deuxième séance de la Conférence. Le Chambellan danois, M. de Sikk, est arrivé ici aujourd'hui non pour prendre part personnellement aux travaux de la Conférence, mais pour assister au besoin les plénipotentiaires danois.

Turn, 27 juillet.

La Stampa assure que le prince Humbert doit aller, cette année, au camp de Châlons et de là en Angleterre.

Madrid, 27 juillet.

La Gazette de Madrid, publie un décret royal qui institue un comité directeur pour le monument à élever à Christophe Colomb.

M. Mon doit se rendre prochainement dans les Asturies.

La Conférence de Vienne a tenu, avant-hier, une seconde séance. Des dépêches privées annoncent qu'on y serait tombé d'accord sur la

FEUILLETON DU JOURNAL DU LOT

du 30 juillet 1864.

UN MARIAGE DE RAISON

PAR

LA VICOMTESSE DE LERCHY

CHAPITRE I

(Suite).

Il jeta les yeux sur Valérie Hénot. Elle était d'un bon caractère, d'une humeur douce, et elle lui plaisait surtout par ses manières tranquilles. Pour rien au monde il n'aurait voulu d'un étourdie comme Claire Vailly. Cette pétulance et cette gaité un peu bruyante le mettaient mal à l'aise; et puis, il avait peur de ces têtes folles. Il voulait une compagnie raisonnable, réfléchie, capable de sympathiser avec un homme déjà mûr et de goûts modestes et sérieux. Et il attribuait ces qualités à Valérie.

A peine se fut-il approché d'elle pour l'étudier et essayer de lui plaire, qu'il se prit à l'aimer tout de bon. Il subit comme les autres le charme de cette grâce et de cette distinction exquises, sans lesquelles la beauté n'est rien pour lui. L'amour l'aveugla sur les défauts de M^{lle} Hénot. Le jour où il crut lire dans ses yeux qu'il ne lui inspirait ni dédain ni antipathie, il résolut de demander sa main.

Ce même jour, ou plutôt ce même soir, Raou Balmore, qui avait vaillamment disputé l'avantage, La reproduction est interdite.

croyait, de son côté, être demeuré victorieux. Il inférait cela du trouble mal déguisé de Valérie quand il causait avec elle et des regards furtifs qu'il rencontrait parfois lorsqu'il cédait à ce besoin, commun à tous les amoureux, de contempler l'objet de leur amour. Elle détournait aussitôt la tête, mais ce mouvement même et sa rougeur disaient bien des choses à Raoul.

Quant au notaire, il se berçait du même espoir par des raisons toutes différentes. Valérie avait pour lui, ce soir-là, des préférences marquées. Elle l'accueillait le sourire aux lèvres, causait avec lui d'un air de vivacité très-rare chez elle; et elle écouta même avec intérêt quelques plaintes qu'il laissa échapper sur son isolement. M. Hénot observait et semblait approuver sa fille, qui le consultait parfois du regard quand Maujardin était auprès d'elle, mais qui ne paraissait pas y songer dans les moments où elle s'entretenait avec Raoul.

Lorsqu'on se retira, le lieutenant dit à Valérie en lui mettant son manteau:

« Puis-je espérer, Mademoiselle, que vous m'avez pardonné? »

— Pardonné quoi? Quel tort aviez-vous? Je ne m'en souviens plus, répondit-elle, affectant un air distrait.

— Cet oubli, est-ce de la générosité ou de l'indifférence? — Vous m'en demandez là plus que je n'en sais moi-même.

— Ma curiosité vous offenserait-elle? — Bon Dieu, que de questions! Exiger que j'y réponde, c'est du despotisme, et je me révolte. Ou est mon écharpe? — La voici, je crois, dit Raoul, en lui présentant la première venue.

— Ce n'est pas celle-là; quelle horreur! Du jaune! La mienne est blanche et cerise. Tenez, je

l'aperçois sur ce fauteuil. »

Raoul s'élança pour la lui donner. En se la nouant au cou, Valérie laissa tomber son mouchoir et une rose. Le lieutenant la ramassa, rendit le mouchoir et garda la fleur. Comme Valérie la réclamait des yeux, il reprit d'un ton atristé:

« Vous me tenez donc toujours rigueur? »

— Et vous, vous questionnez donc éternellement? — Qui sait? je n'obtiens que des réponses évasives. Dites-moi un oui ou un non, et je ne demande plus rien.

— Que désirez-vous donc savoir? — D'abord, si vous me rendez vos bonnes grâces? — C'est entendu, en admettant que vous les eussiez perdues.

— Si vous me laissez cette rose en gage de... pardon? — A ce titre, oui, pourquoi pas? — Si vous m'autorisez à aller vous voir demain? — La maison de mon père est toujours ouverte à un ancien ami.

— Et si vous souffrirez que je vous entretienne alors de mon secret? Vous le connaissez; les femmes devinent ces choses-là.

— Moi pas: j'ai l'esprit trop paresseux.

— Et s'il suffisait du cœur? — Chut! pas de mots si graves, on pourrait nous entendre.

Et, se détournant avec embarras, elle aperçut son père, qui la cherchait. Elle courut à lui sans songer, dans son trouble, à prendre congé de Raoul, et accepta machinalement le bras de Maujardin. Mais en sortant du salon, ils rencontrèrent le lieutenant, qui dit à M. Hénot avec une aisance parfaite:

« Si vous le permettez, monsieur, j'aurais l'honneur de me présenter demain chez vous... A demain, mademoiselle, ajouta-t-il gaiement; nous reprendrons,

CHAPITRE II

Le lendemain, Valérie, levée de bonne heure, se promenait au jardin en rêvant à la soirée de la veille, au bonheur de Claire, qui gonflait son cœur d'envie et de désirs inconnus, aux assiduités du notaire et aux paroles significatives du lieutenant Balmore. Tout à coup, en passant sous un lilas, elle entendit un bruissement dans le feuillage, une véritable pluie de gouttelettes de rosée inonda son front, ses cheveux et ses vêtements, et un frais éclat de rire retentit à son oreille.

« C'est toi, méchante! dit-elle moitié riant, moitié fâchée, à une petite fille à l'œil vif, au teint éblouissant, qui s'élançait du massif de verdure, ses longs cheveux châtain ruisselant sur ses épaules, et les mains chargées de superbes grappes de lilas.

— Bonjour, Valérie, embrasse-moi! s'écria Céline

délimitation de la partie des Duchés qui rentrerait dans la Confédération germanique.

Le Parlement anglais ne peut se résoudre à abandonner à elle-même la question dano-allemande, malgré la clôture morale de sa session. Dans sa séance du 26, la Chambre des lords est revenue sur cette épineuse affaire, avec un entrainement qui démontre une fois de plus combien la politique suivie par les lords Palmerston et Russell, a humilié le vieil orgueil britannique. La faiblesse dont le Foreign-Office a fait preuve durant tout le cours des négociations vient encore d'être flétrie par le comte Ellenborough. L'orateur a déploré avec énergie la décision précise par le gouvernement et par les Chambres de ne pas accorder un secours actif au Danemark, ajoutant qu'aucun des grands ministres de l'Angleterre n'aurait adopté une pareille politique et que sa mise en pratique aurait été impossible sous tous les règnes précédents hors celui de Jacques I^{er}.

Le noble lord a constaté, en outre, que lord Clauricard l'avait fait avant lui, que la Prusse a voulu surtout lutter contre les idées constitutionnelles, en Allemagne et en Danemark, par une diversion belliqueuse et que s'il n'existe pas précisément une alliance entre les trois grands Etats du nord, on ne saurait nier, « une entente d'un caractère encore plus funeste. » La Sainte-Alliance, s'est-il écrié, était dirigée spécialement contre la démocratie et la révolution et, quoique préjudiciable au progrès et à la liberté, elle n'avait pas du moins pour objet un agrandissement territorial.

Le comte Ellenborough soutient encore que l'abandon du Sleswig à l'Allemagne détruit l'équilibre européen et que, si les procédés des puissances allemandes sont sanctionnés, on ne pourra dorénavant maintenir les traités. La Hollande pourra être traitée, un jour, comme le Danemark.

En présence de ces attaques, approuvées par la majorité de la Chambre, lord Russell n'a pu persister dans son silence et a essayé, avec peu de succès, de disculper sa politique. Il lui a fallu avoir recours de nouveau à des digressions historiques dont la conclusion ne pouvait impressionner favorablement l'assemblée. Lord Stratford de Redchiff a dû même s'élever contre l'injustice du langage du chef du Foreign-Office contre le Danemark, afin de rappeler le principal collègue de lord Palmerston, au respect de la vérité et des convenances vis-à-vis d'un peuple compromis par ceux-là même qui lui jettent la pierre.

La péroraison du discours de lord Russell mérite une mention particulière. Sa Seigneurie prétend que le progrès constitutionnel en Allemagne ne sera pas mis en péril, après l'arrangement de la question du Sleswig et qu'il n'aura besoin d'aucun secours. Il croit aussi qu'aucun souverain ne sera assez malavisé pour résister à ce progrès. Il ajoute enfin que si l'Angleterre s'était aveuglément précipitée dans la guerre et avait engagé toutes les puissances les unes contre les autres, les libertés de l'Europe auraient reçu de cet événement un coup plus funeste. Cette manière de voir pourrait donner matière à bien des considérations; mais il nous suffira de dire qu'elle prouve une fois de plus que nous avons eu raison de suivre une politique expectante, devant un optimisme aussi systématique. HAVAS.

On écrit de Vichy le 24 juillet au *Moniteur*: L'Empereur parti ce matin, à 11 heures, de Vichy, s'est rendu à Thyers, dont l'importance comme fabrique de coutellerie avait depuis longtemps appelé l'attention de Sa Majesté.

L'Empereur avait désiré examiner par lui-même les procédés de fabrication qui, malgré tant de circonstances défavorables, ont porté si haut la réputation de cette cité industrielle et lui ont permis de devenir la rivale de Sheffield et d'exporter avec avantage jusque sur le marché anglais les produits de ses fabriques.

Bien que le voyage de Sa Majesté se soit exécuté avec le plus strict incognito, et que les recommandations les plus expresses eussent été faites à ce sujet, l'enthousiasme des populations a fait explosion sur tout le parcours de la route suivie par l'Empereur.

Dans tous les villages des arcs de triomphe avaient été élevés à la hâte par les populations avides de contempler Sa Majesté et de la saluer de leurs acclamations.

A son entrée dans la ville de Thyers, l'Empereur a été accueilli par les vivats enthousiastes d'une foule compacte formée des habitants de la cité et de ceux des communes voisines.

Descendue de voiture à l'Hôtel-de-Ville, Sa Majesté a reçu les hommages des autorités et de la chambre de commerce, et a examiné avec la plus grande attention les produits si variés de la fabrique de coutellerie en même temps que les nombreuses médailles décernées à l'Exposition universelle de Londres.

L'Empereur a remis de sa main les insignes de la Légion d'honneur à plusieurs personnes que leurs services recommandaient plus particulièrement à son choix.

Au sortir de l'Hôtel-de-Ville, Sa Majesté a parcouru les rues de cette cité si pittoresque, pour se rendre à la fabrique de M. Sabatier, où Elle a suivi avec un intérêt toujours croissant les phases multiples par lesquelles un petit morceau d'acier, introduit dans l'usine, en sort transformé en un instrument de coutellerie complet et usuel.

L'Empereur est ensuite remonté au plus haut de la ville, pour admirer le magnifique panorama qui se déroulait à ses pieds.

Le souvenir de cette visite restera gravé dans le cœur de l'Empereur, non moins que dans celui des nombreuses populations qui lui ont donné les plus touchants témoignages de dévouement.

Sa Majesté était rentrée à 6 heures à Vichy.

On lit dans le *Moniteur*:

Aujourd'hui (25), à 11 heures, a été célébré dans l'église de Napoléon-Saint-Leu (Seine-et-Oise) le service anniversaire pour le repos de l'âme de S. M. le roi Louis, auguste père de l'Empereur.

Le maréchal Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, accompagné de son aide de camp le lieutenant-colonel Mourival, assistait à cette pieuse cérémonie.

A M. le maire de Napoléon-Saint-Leu s'étaient joints les maires de diverses autres communes, les autorités locales, les principaux fonctionnaires de l'arrondissement, des députations des soldats du premier Empire, de nombreuses compagnies de sapeurs-pompiers, et la société de l'Orphéon.

Les populations environnantes, en se réunissant à celle de Napoléon-Saint-Leu, avaient voulu, par leur empressement à se rendre à

cette cérémonie, témoigner tout à la fois de leur pieuse sympathie pour l'auguste défunt et de leur dévouement à la Dynastie impériale.

Revue des Journaux

LE CONSTITUTIONNEL.

Le *Constitutionnel* constate, sous la signature de M. Vitu, que tous les journaux autrichiens s'accordent en ces deux points que l'Autriche doit se retirer de l'alliance prussienne devenue plus impopulaire que jamais, et qu'elle doit, en outre, dégager sa responsabilité de toute participation à la violation du droit fédéral accomplie en Holstein.

On écrit de Francfort à la même feuille: « L'opinion publique dans ce pays se montre pleine de reconnaissance envers l'impartialité bienveillante du gouvernement français. On ne doute pas que, grâce à l'influence de l'Empereur, cette question des duchés ne finisse par recevoir une solution dans le sens national, en d'autres termes, que les vœux des populations ne soient écoutés. »

LES DÉBATS.

Le *Journal des Débats* se livre à des considérations philanthropiques que lui inspire l'inauguration, à Genève, du congrès international pour secours aux blessés en temps de guerre:

« Le congrès de Genève, fait observer M. Camus, secrétaire de la rédaction, traitera au moins une question qui ne sera pas une chimère. C'est la question de savoir s'il n'est pas possible d'assurer le respect par toutes les armées, en temps de guerre, des fourgons d'ambulance et des chirurgiens de l'armée ennemie. Dans ce système, l'uniforme du chirurgien deviendrait aussi sacré que le drapeau blanc du parlementaire. C'est là, non-seulement une idée généreuse, mais encore une idée claire, précise et pratique. Nous souhaitons qu'elle soit adoptée par toutes les nations, et nous croyons qu'elle le sera par une raison très-simple, c'est que le respect des fourgons d'ambulance et des chirurgiens militaires ne contrarie aucun des intérêts grands ou petits que se propose la guerre. Or, la guerre est facilement clémente et humaine, chaque fois que la clémence et l'humanité lui servent mieux que la rigueur. »

LA FRANCE.

Dans un article sur « les coalitions impossibles. » M. Lannoy, publiciste de *La France*, fait observer que les trois cours de Pétersbourg, de Vienne et de Berlin, en se communiquant leurs vues et en se donnant peut-être des garanties sur les trois questions du Danemark, de Vénétie et de Pologne, se sont occupées de leurs affaires et non des nôtres.

« Si elles réussissent à se rapprocher par une alliance pour la conservation de leurs intérêts, qu'est-ce que cela prouve? Leur faiblesse, peut-être. Après tout, elles se coalisent contre qui? Est-ce contre nous? Mais nous ne sommes pas engagés dans ces intérêts. Elles se coalisent contre leurs peuples! Ce n'est pas une coalition qui pourrait sortir de ces entrevues et de ces rapprochements. Le mot n'est pas juste: c'est une mise en état de siège internationale des peuples par les rois..... »

GAZETTE DES TRIBUNAUX.

La *Gazette des Tribunaux* contient un article de M. Ch. Duverdy, dans lequel la ques-

tion de « l'extradition de l'équipage de l'*Alabama* » est traitée d'une manière d'autant plus complète qu'elle a été très-sérieusement posée, soit dans les conversations diplomatiques entre le comte Russell et M. Adamo, ministre des Etats-Unis à Londres, soit dans la polémique de la presse internationale. Toutefois, M. Duverdy n'admet pas que des esprits sérieux aient pu parler d'extradition à propos de l'*Alabama*:

« Avant de pousser la clameur de baro contre l'équipage de l'*Alabama*, il eût peut-être été bon de consulter le droit international. Les correspondants de la presse européenne et américaine y eussent trouvé que l'extradition n'a lieu que pour les crimes de droit commun, qu'elle ne s'applique pas aux délits politiques, qu'elle ne s'étend pas aux réfugiés, et à plus forte raison qu'elle ne peut jamais frapper des gens qui, vaincus et prisonniers de guerre pendant quelque temps, sont parvenus à gagner un territoire neutre.

« Ils eussent trouvé également qu'un navire est considéré sur mer comme une portion du territoire de la nation dont il porte les couleurs... »

« Si une bataille se livrait sur terre, près de la frontière d'un état neutre, et si des fuyards, après avoir jeté leurs armes, allaient chercher refuge dans les limites de cet Etat neutre, élèverait-on la prétention qu'ils doivent être restitués au vainqueur? »

LE SIÈCLE.

On lit dans le bulletin du *Siècle*, sous la signature de M. E. de La Bédollière:

« Les instructions que Christian IX a données à MM. Quade et Hauffmann, ne sont pas, nous le croyons, de nature à amener d'assez grandes difficultés pour qu'on ait recours à un tiers. L'Autriche et la Prusse peuvent être divisées sur la manière dont on doit apprécier l'occupation de Rendsbourg, mais elles s'entendent pour déposer le Danemark. »

LE TEMPS.

Le *Temps* annonce, d'après sa correspondance de Vienne et sous la signature de M. A. Le François, que « le gouvernement autrichien ne tardera pas à reconnaître le roi de Grèce. »

Peur extrait: A. LAYTON.

Le bruit a couru, dans l'après-midi, à la Bourse, que les plénipotentiaires dano-allemands étaient tombés d'accord, à Vienne, sur les bases d'un arrangement qui mettrait fin à la guerre et rendrait aux duchés leur autonomie. Outre que la nouvelle est conjecturale, il faudrait que les Etats neutres sanctionnassent la décision prise dans cette espèce de congrès intime, et cela pourrait rencontrer plus de difficultés considérables.

On mande de Vichy que l'Empereur ne prolongera pas au-delà de jeudi prochain son séjour dans la ville thermale. Le Roi des Belges y restera jusqu'au 20 août; il se rendra, dit-on, à Londres, avant de retourner à Bruxelles.

Pour extrait: A. LAYTON.

Chronique locale.

On écrit de Vienne que M. le comte de Mosbourg, premier secrétaire de l'ambassade de France, a pris possession de son poste à l'expiration du congé de trois mois qui lui avait été accordé.

— En vérité, Claire, c'est trop de taquinerie. Je veux... je veux... ce que voudra mon père.

— Tu es ridicule! dit Claire en haussant les épaules.

— Ridicule?

— Oui, tu m'impatientes avec ton apathie. A-t-on jamais résonné ainsi? Ton père t'idolâtre et se gardera bien de te contraindre. Naturellement, si tu vas lui dire: « Châsissez pour moi », il te donnera le notaire, qui a de la fortune et une position. Ne fais donc pas la sainte nitouche, déclare que tu aimes le lieutenant, et...

— Tu parles comme si tu étais certaine de cet amour!

— Eh! oui, j'en suis certaine. Tu aimes M. Balmore, te dis-je, et, si tu accèptes un autre, tu t'en repentiras.

Valérie devint pensive. Claire reprit après quelques instants de silence:

« Songe au bonheur d'être la femme d'un militaire, de briller, élégante et jolie comme tu l'es, au bras d'un officier dont l'uniforme et la tournure attirent les regards. Et puis on voyage, on change de place, on voit du nouveau; on est fière de son mari quand il se distingue et se fait un nom par une conduite héroïque.

— A la guerre? Moi, je frissonne à la seule idée de la séparation; des dangers du mari, des mortelles inquiétudes de la femme.

— Va, tu n'as pas de courage, tu recules devant les émotions qui donnent de la couleur et de la poésie à l'existence. Epouse le notaire, confine-toi à Toulouse, végète dans l'idolâtrie et l'ennui; ce ne sera pas toi que je plaindrai. Pauvre Raoul! Je te l'ai laissé réfléchir. »

La suite au prochain numéro.

en lui sautant au cou.

— Non, car tu n'es pas gentille. Vois comme tu m'arranges. Ma robe est toute mouillée!

— Pourquoi ne voulais-tu pas me regarder en passant? Je t'ai appelée, et tu n'as pas eu l'air d'entendre. A quoi pensais-tu donc?

— A quelque chose qui ne vous regarde pas, petite curieuse. Mais vous, que faisiez-vous là? Qui vous a permis de cueillir les fleurs du jardin?

— Valérie, ne grondes pas, dit Céline toute déconcertée, il y a tant de lilas! Je voulais te porter un bouquet dans ta chambre.

— Merci, Céline; allons, console-toi, répliqua Valérie, voyant les yeux de sa sœur se remplir de larmes. Je plaisantais.

Elle lui donna deux gros baisers en échange de ses fleurs. En relevant la tête, elle vit à deux pas Claire Vailly, qui observait cette petite scène en souriant.

« Comme te voilà matinale! s'écria Valérie. Déjà en toilette de visites! Quel oiseau l'éveille de si bonne heure?

— L'amitié. J'avais hâte de causer avec toi.

— De ton Léonce sans doute, et des nouveaux projets que vous aurez formés hier soir?

— Ah! ça, Valérie, demanda Claire en la regardant en face d'un œil franc et un peu mutin, serais-tu jalouse, par hasard?

— Moi? jalouse! répéta M^{lle} Hérol en rougissant très-fort.

— Mon Dieu, on le croirait, au ton que tu avais tout à l'heure. Je t'ennuie donc bien à te parler de Léonce? Mais rassure-toi, ce n'est pas là le sujet qui m'amène. Eloigne cette enfant, ajouta-t-elle plus bas.

— Céline, va mettre ce bouquet dans un des vases de ma cheminée. Et maintenant, Claire, qu'as-tu à me dire?

— J'ai à te gronder.

— Quel crime ai-je donc commis hier soir?

— Oh! ce n'est pas d'hier soir que tu es coupable et que je te soupçonne. Mais il me fallait une certitude, et je l'ai. Tu es une mauvaise amie.

— Claire, je ne te comprends pas.

— Amitié et confiance, ne sont-ce pas deux choses inséparables? Eh bien, il n'y a de confiance que de mon côté: je te dis tous mes secrets; toi, pas un mot de tiens.

— En ai-je d'abord?

— Tu en as un, et je l'ai surpris. Je sais pourquoi ton caractère a changé, pourquoi tu n'es plus tous les jours la même, pourquoi tu viens de brusquer ta sœur. Pourquoi tu n'es pas gaie avec le lieutenant Balmore, et pourquoi lui-même n'avait pas hier son enjouement habituel.

— Le lieutenant! dit Valérie en rougissant; est-ce qu'il t'aurait fait des confidences?

— Pas plus que le notaire Maujardin. Et pourtant leur secret à tous les deux m'est également connu.

— Bah! et quel est-il?

— Le même que le tien.

— Et le mien?

— Tu aimes, le notaire aime, le lieutenant aime.

— Et puis?

— Raoul aime Valérie; M. Maujardin aime M^{lle} Hérol; M^{lle} Valérie Hérol....

— Aime de bonne amitié tout ancien ami de sa famille, tout camarade d'enfance.

— Et d'amour... personne? demanda Claire avec malice.

— Veux-tu, répliqua Valérie impatientée, que j'aie jeter mon amour à la tête de gens qui ne me le demandent pas?

— Aucun d'eux ne l'a imploré à genoux, d'accord. Mais je parierais bien qu'ils t'ont fait l'un et l'autre plus de vingt déclarations indirectes. Si tu n'as pas compris, c'est faute de bonne volonté. Voyons, sois

franche: le notaire, n'a-t-il pas été plus loin? N'a-t-il pas demandé ta main à ton père?

— Pas que je sache.

— Ah! je respire. Quelques mots qu'ils ont échangés hier et que j'ai entendus par hasard m'avaient fait une peur affreuse.

— Peur de quoi?

— De voir M. Maujardin gagner de vitesse M. Balmore, ce qui me désolerait.

— Pourquoi cela?

— Pourquoi? Mais parce que ce n'est pas lui que tu aimes; mais parce qu'il n'est ni jeune, ni beau, ni aimable; mais parce que Raoul Balmore se meurt d'amour pour toi et qu'il est le seul qui te convienne. Oui, Valérie, je veux te voir sa femme. Ce sera un lien de plus entre nous; nos deux maris sont de la même arme, du même régiment, du même grade. Nous avons chance d'être presque toujours ensemble. Que M. Maujardin cherche une femme de trente ans. Il est grave comme un pacha, il ne plaisante jamais; je ne sais, ma foi, s'il a ri de sa vie. Avec un pareil homme, je n'oserais pas être folle quand la fantaisie m'en prend; la vie me semblerait une pénitence perpétuelle; autant vaudrait le cloître. »

Valérie se mit à rire.

« Enfant! dit-elle; tu te fais des fantômes d'un rien. Je n'ai pas trouvé, moi, la société de M. Maujardin si ennuyeuse. Nous n'éprouvons pas toutes, comme toi, le besoin d'être folles à certaines heures.

— Oh! je sais bien que tu es une personne sérieuse, mais ma folie pourrait bien être plus sage que ta raison. Ainsi tu n'as pas peur du notaire pour mari?

— Je te répète qu'il n'est pas question de mariage. Et moi, qu'il en sera question très-prochainement, et qu'il ne faut pas se laisser prendre à l'impro-

viste. Tâche de te mettre d'accord avec toi-même; car tu me fais l'effet de ne pas trop savoir ce que tu veux.

Par arrêté préfectoral du 25 juillet 1864, M. Lasserre (Joseph) a été nommé maire de la commune de Douelle, en remplacement de M. Marceac, démissionnaire.

Par ordre de S. M. l'Empereur, une médaille en or a été envoyée à M. le président du Comité agricole de Puy-l'Evêque pour être décernée en prix, à la suite du concours prochain de ce comice.

Par arrêté préfectoral du 28 juillet 1864, le Sieur Vidal (Louis), de Théméras, a été nommé caudannier sur la route départementale, n° 1, en remplacement du Sieur Lavayssières, décédé.

L'ouverture de la chasse dans le département du Lot est fixée au 14 août prochain.

L'inspection des troupes en garnison à Cahors, est terminée. On s'accorde à dire, que M. le général de brigade, de Byans, chargé de cette mission, les a trouvés en très-bon état.

Jedi dernier, le jeune Julia (Alexandre), s'est noyé dans le Lot. Cet enfant, âgé de cinq ans environ, avait échappé à la surveillance de sa mère et était allé se balancer dans un bateau, amarré au bord de la rivière. C'est en faisant cet exercice qu'il a perdu l'équilibre, et qu'il est tombé dans le Lot. Le corps de l'enfant a été retiré des eaux par les soins de la dame Mirassou.

On nous écrit de Salvic :
Dimanche dernier notre localité offrait une animation inaccoutumée. De bonne heure, les voitures, arrivant de tout côté, sillonnaient nos rues; de nombreux étrangers étaient accourus des divers points, sachant bien qu'en se rendant auprès de nous, ils auraient une agréable journée à passer.

Is ne s'étaient pas trompés; à une heure et demie, une foule considérable se pressait auprès des jeux. Le mât de cocagne en fit l'ouverture, le tourniquet lui succéda pour faire place lui-même à un magnifique char, qui, quoique simple, n'en était pas moins gracieux et imposant. Une quête en faveur des pauvres fut faite. Les jeux nautiques, la course aux chevaux, la course aux ânes, un beau feu d'artifice et une brillante illumination vinrent terminer cette charmante fête, qui, on peut le dire sans orgueil et avec raison, s'est maintenue à la réputation qu'elle a déjà acquise dans le département.

**PREFECTURE DU LOT
CHEMINS VICINAUX
ADJUDICATION**

Le samedi, 20 août 1864, à deux heures précises du soir, il sera procédé par M. le Préfet du Lot, en Conseil de préfecture et en présence de M. l'Agent-Voyer en chef du département, à l'adjudication au rabais, des travaux à exécuter pour la construction de la partie du chemin vicinal d'intérêt commun, n° 4, de St-Martin-Labouval à Puylagarde, comprise entre le Lot et la maison Couderc, ayant une longueur de 730 mètres 30 cent.

La dépense est évaluée à la somme de **4,800 fr.**
Le montant du cautionnement reste fixé à la somme de **160 fr.**

Le dernier numéro du *Bulletin administratif de l'instruction publique* publie une circulaire importante de M. Duruy, adressée aux recteurs. Cette circulaire a pour objet de provoquer une enquête sur la situation de l'instruction secondaire; elle est accompagnée de tableaux embrassant les divers aperçus statistiques de l'enseignement secondaire, public ou libre, et d'un cahier contenant 127 questions relatives à l'administration des lycées et des collèges, aux différentes branches de l'enseignement, à la discipline et à l'hygiène des établissements d'instruction secondaire.

Cette nouvelle enquête sera le complément de celle qui a été ouverte déjà sur la situation de l'instruction primaire.

On assure que quelques modifications seront présentées au projet de loi sur la mise en liberté provisoire, étudié en ce moment par le conseil d'Etat.

Les principaux changements sont : que le juge d'instruction ne pourrait plus, en matière criminelle ou correctionnelle, décerner qu'un mandat de comparution jusqu'à interrogatoire ou défaut de l'inculpé; qu'il ne pourrait lancer de mandat d'arrêt qu'après avis du procureur impérial; que le juge pourrait toujours revenir sur la mise en liberté provisoire, à moins qu'elle n'ait été décidée par la chambre des mises en accusation; dans ce cas, pour un nouveau mandat d'arrêt, il faudrait une décision de la

cour. On pourrait, en tout état de cause, réclamer la liberté provisoire; la somme déposée en garantie pourrait être conservée, en cas d'acquiescement, si l'inculpé a fait défaut, et ce à titre d'amende. Si l'inculpé faisait défaut, étant en liberté provisoire, le juge d'instruction pourrait lancer un mandat d'arrêt.

La caisse de retraites pour la vieillesse a reçu du 5 au 16 juillet 1864, 54,045 versements, s'élevant à la somme de 728,911 francs 54 c.

Elle a ouvert 2,171 comptes nouveaux. Il a été acheté, pendant la même période, 30,000 f. de rente, ayant coûté 660,100 fr.

Il a été inscrit au grand-livre de la dette publique 20,008 francs de rentes viagères au nom de 87 parties.

THEATRE DE CAHORS.

Demain dimanche, 24 juillet 1864

CHARLES VI

Grand Opéra en cinq actes et sept tableaux. Vu l'importance de cet ouvrage il sera joué seul. On commencera à huit heures.

La liberté dont jouissent les Théâtres depuis quelques jours, les a déclassés de leurs spécialités, leur a permis tous les genres et les a, de plus, singulièrement multipliés dans la Capitale et dans les grands centres. C'est une véritable révolution dont les amis des arts et des lettres espèrent beaucoup. Le gouvernement, dans sa haute sagesse, a pensé qu'elle doit relever l'un par l'autre, l'art du comédien, le goût du public et le niveau de la production dramatique.

Le premier pas dans cette voie a naturellement été la représentation de nos chefs-d'œuvre classiques sur les scènes populaires de Paris, qui alimentent les répertoires de province. *Tartufe* est devenu, selon l'expression de quelques feuilletonistes, le lion de la saison. Les directeurs ne devaient-ils pas d'abord, parmi nos grands auteurs, choisir Molière, celui que les nations étrangères nous envient le plus, celui qui, avec une honnêteté de vues dont sont marquées toutes ses conceptions, a le mieux employé son génie à combattre les ridicules et les vices de son temps? Au premier rang de ses comédies il faut placer *Tartufe*, où il saisit corps à corps le vice le plus honni en France : l'hypocrisie. Personne ne peut de bonne foi s'y méprendre; le grand poète, dans son œuvre si claire, si largement développée, où tout s'enchaîne avec un art infini, rend hommage à la véritable piété en démasquant la fausse, celle qui, pour arriver à l'assouvissement de ses convoitises,

Se fait un beau manteau de tout ce qu'on révère. Nous n'avons pas à insister sur la partie morale pas plus que sur le mérite artistique d'un monument de notre littérature, d'une autorité de notre langue : Les princes de la critique ont assez pris ce soin. Suivons-nous l'exemple de ces rares raffines qui orientent la profanation des chefs-d'œuvre? Assurément l'interprétation de nos grands auteurs n'est irréprochable qu'au Théâtre-Français où la tradition a noté la manière de débiter chaque vers, chaque mot, où la moindre tentative d'innovation soulève d'orangeuses discussions; mais ce n'est pas une raison suffisante pour renoncer à la vulgarisation. Elle est, à nos yeux, aussi possible qu'utile. La question est déjà tranchée par le succès qui nous fait songer à celui qu'obtiennent, depuis quelque temps, les Sociétés concerts populaires, en jouant la musique des maîtres classiques, surtout les symphonies de Mozart et de Beethoven. Les masses ont le sentiment de toutes les beautés connues, elles ont celui de toutes les grandeurs.

Il faut seulement un commencement à tout. Les pas du progrès, pour être parfois malaisés et lents, n'en sont pas moins sûrs. Nous constatons avec plaisir que l'essai de M. Cavé n'a pas été décourageant, loin de là. Grâce à une administration habile et éclairée, *Tartufe* a été joué avec un ensemble inattendu. Nous félicitons les artistes qui, n'étant pas préparés à la littérature classique plus que la généralité du public, se sont bien très d'affaire. Les applaudissements ne leur ont pas fait défaut plus que d'habitude.

M. Cavé qui dit en acteur de bonne école, a bien compris *Tartufe*. Quelques spectateurs trouvaient qu'il aurait dû accentuer un peu plus les façons hypocrites du personnage. Il faut cependant reconnaître que si *Tartufe* était évidemment imposteur, il perdrait la ruse, élément essentiel de son caractère, et ne tromperait personne. Ce n'est pas un trait de mélodrame.

C'est une charmante *Elmire* que Mme Gay. Elle joue avec tact et finesse ce rôle capital, si difficile, elle y est seulement encore un peu jeune.

Mme Cavé est une vive et spirituelle Dorine, lançant franchement la riposte et le vers comique, surtout dans les passages empreints de gâtégauloise.

Mme St-Charles et M. Priezt, studieux artistes, ont dit les rôles de Mariane et de Valère avec un naturel correct, qui est de bon augure pour leur avenir dans le répertoire classique.

Mme Delamare avait accepté le rôle de Mme Pernelle, qui n'est pas de son emploi, avec un dévouement que son talent lui a rendu facile. Elle a tiré un parti très-comique de cette vieille, que son engagement pour *Tartufe* rend grondeuse, emportée et si déraisonnable.

M. Siméon a été un Danis assez convenable. MM. Sauvanet et Laval ont fait des efforts heureux dans les rôles d'Orgon et de Cléante.

Le spectacle avait commencé par le *Caid*. Cet opéra bouffon, un peu parade, un peu parodie, qui a parfois des traits de bonne comédie, est fort divertissant. La musique très-difficile, quoique légère, de M. A. Thomas, a obtenu le succès le plus complet que nous ayons vu, cette année, grâce au talent de Mmes Bonconsiglio et Famin et de MM. Gay, St-Charles, Mendioros et Nardin. Tous ces artistes ont été rappelés par des acclamations prolongées.

Jedi, la *Dame blanche* et les *Femmes qui pleurent*, de M. L. Thiboust, ont valu plus de succès aux acteurs que d'argent au directeur. Dans notre petite ville, les deuxièmes représentations sont toujours un mauvais spéculation.

Pour la chronique locale : A. LATYOU.

Départements.

Albi, 25 juillet.

La foire dite de la Madeleine, tenue hier à Albi, a été favorisée par une belle journée rafraîchie par la pluie de la veille. Quoique les travaux de dépiquage en cours d'exécution aient retenu dans les campagnes bon nombre de cultivateurs, les marchés ont présenté de l'animation, ils étaient, du reste, assez abondamment pourvus :

Sur 1,519 hectolitres de blé exposés en vente, 1,456 ont été vendus au prix moyen de 17 fr. 43 c. Le mouvement de baisse s'est continué sur cette denrée : le prix moyen au marché-foire du 2 juillet avait été de 17 fr. 61, et de 18 fr. 26 c., à la foire du 16 juin.

Les marchés aux bestiaux réunissaient : 630 bœufs, vaches et veaux; 3,708 moutons, brebis et agneaux; 911 porcs; 135 chevaux et juments; 250 mulets et mules, 145 ânes et anesses.

Le vin en cercles, récolte de 1863, a été vendu au prix de 20 fr. l'hectolitre.

(Journal du Tarn)

Nouvelles Étrangères

ANGLETERRE

Londres, 26 juillet, soir.

Chambre des Lords. — Le comte d'Ellenborough, continuant son discours, regrette la décision prise par le gouvernement et par les chambres de ne pas accorder un secours actif au Danemark. Il dit qu'aucun des grands ministres de l'Angleterre n'aurait adopté une pareille politique et que sa mise en pratique aurait été impossible sous tous les règnes précédents, hors celui de Jacques I^{er}. Cette politique ne devrait pas être celle d'un pays qui veut être grand et puissant. L'orateur examine la situation du Danemark et les empiètements de l'Allemagne. Il blâme les procédés des puissances allemandes. Il dit que la Prusse a voulu arrêter les progrès constitutionnels du Danemark. Peut-être n'y a-t-il pas de Sainte-Alliance, mais il existe une entente d'un caractère encore plus funeste entre les trois puissances despotiques. La Sainte-Alliance était dirigée spécialement contre la démocratie et la révolution et, quoique préjudiciable au progrès et à la liberté, elle n'avait pas, du moins pour objet, d'agrandissement territorial. Le comte d'Ellenborough blâme la conduite du gouvernement.

Il dit que l'abandon du Sleswig à l'Allemagne détruit l'équilibre européen. Si les procédés des puissances allemandes sont sanctionnés, comment pourra-t-on, dorénavant, maintenir les traités? Il n'y aura plus de sécurité que dans la force. Quelle garantie a-t-on que la Hollande ne sera pas traitée, un jour, comme le Danemark? Dans ces circonstances il est nécessaire que l'Angleterre compte sur sa force.

Le comte Russell répond qu'il ne veut pas entrer dans les détails de la question qui a été épuisée récemment par les deux chambres. Il se bornera à quelques observations au sujet des vues énoncées, exposées par le préopinant. Le comte Russell rappelle que les Duchés sont habités par deux races différentes et que l'une se croit opprimée par l'autre. C'est encore la principale difficulté qui s'oppose à un arrangement. Celui de 1852 en pouvait venir à bonne fin que par le concours volontaire des deux parties. Mais, depuis sa conclusion, il y a eu divergence sur son exécution. Il est impossible de dire que le Danemark ait rempli ses promesses et qu'il soit exempt de blâme. Si l'Angleterre avait soutenu le Danemark, elle aurait dû l'obliger de se souvenir de ses promesses. La question est donc très-compliquée; le comte Russell croit que si les parties directement intéressées avaient tenu leurs engagements, les difficultés auraient pu se résoudre par les négociations; mais le Danemark ayant négligé pendant onze ans de remplir ses engagements, les sentiments créés chez les populations allemandes représentées par la Prusse et l'Autriche, n'ont pu être modérés. Dans cette situation, tandis que la France et la Russie refusaient d'intervenir, il aurait été imprudent pour l'Angleterre d'agir seule! La détermination du gouvernement a été ratifiée par le Parlement et le Pays. Comment donc, ajoute le comte Russell, l'Angleterre a-t-elle manqué à son honneur? S'il arrivait que l'honneur de l'Angleterre fût en danger, je suis convaincu que le Pays se leverait comme un seul homme pour sa défense. Le comte Russell croit que le progrès constitutionnel, en Allemagne, ne sera pas mis en péril, après l'arrangement de la question du Sleswig et qu'il n'aura besoin d'aucun secours. Il croit aussi qu'aucun souverain ne sera assez malavisé pour résister à ce progrès. Il ajoute que si l'Angleterre s'était aveuglément précipitée dans la guerre et avait engagé toutes les puissances les unes contre les autres, les libertés de l'Europe auraient reçu, de cet événement un coup plus funeste.

Lord Stratford de Redcliffe trouve que le comte Russell a été trop sévère vis-à-vis du Danemark.

ITALIE.

Nous lisons dans le *Journal de Rome* du 20 :

Le Saint-Père, dans le palais pontifical de Castel Gandolfo, hier avant midi, a reçu la visite du Roi et de la Reine des Deux-Siciles, de la reine douairière du comte et de la comtesse de Trani, du comte et de la comtesse de Trapani et d'autres princes et princesses de la famille royale de Naples. Ces princes, qui étaient à la campagne, à Albano, sont venus rendre leurs hommages à Sa Sainteté. S. S. s'est entretenue avec eux; ensuite, lui ont été présentés tous les personnages de leur maison. Dans l'après-midi, le Saint-Père s'est promené à pied dans les avenues et les galeries qui rendent délicieux le séjour de Castel Gandolfo, et des environs, salué respectueusement par les habitants et les étrangers qui lui demandaient affectueusement la bénédiction apostolique.

Garibaldi est rentré à Capri. Ce n'est pas un petit événement pour l'Italie que le retour pur et simple du célèbre général dans son île. Toutes les correspondances de Naples et de Turin assurent que la Péninsule a été un moment très-sérieusement menacée d'une de ces expéditions aventureuses qui finissent à Aspromonte.

Le *Pungolo* de Milan donne à cet égard des détails très curieux. Le plan de campagne que devait exécuter une poignée de garibaldiens avait été conçu par Garibaldi lui-même. On ignore encore, et on ignorera peut-être toujours, le point sur lequel l'attaque devait avoir lieu, mais ce qui est certain, c'est qu'après de nombreuses conférences tenues à Ischia, Garibaldi avait fixé au 14 un rendez-vous à ses amis les plus intimes pour arrêter les derniers moyens d'action. Le 12 et le 13, Naples renfermait dans ses murs les chefs garibaldiens les plus populaires. Seulement, le 12 arrivait à Naples l'envoyé d'un très haut personnage, du roi Victor-Emmanuel, dit-on, et cet envoyé était reçu le lendemain à la villa Savota, et y avait une longue entrevue avec Garibaldi. Ce qui s'est passé dans cette entrevue, on l'ignore quant aux détails; mais qu'on juge de l'étonnement des compagnons du célèbre général quand celui-ci leur annonça, le 14, qu'il était résolu à rentrer à Capri! Aucune explication ne suivit ces paroles, et la réunion fut dissoute immédiatement après.

Les lettres de Naples donnent à un patriote italien, M. Cairoli, le mérite de cette conversion, à laquelle aurait aussi contribué le général Bixio. On dit enfin que Garibaldi a cédé sans hésitation aux instances du roi (Paris).

— On écrit de Naples, le 19 juillet, à l'Italie du 22 :

« Garibaldi est parti sans recevoir personne, accompagné de ses enfants Menotti et Ricciotti, qui étaient allés visiter hier les antiquités de Capri. »

« Ce départ précipité défraye toutes les conversations de Naples. La version la plus accréditée, c'est que Garibaldi, croyant à une rupture entre l'Angleterre et l'Allemagne, avait accepté l'idée d'une expédition en Dalmatie et dans les principautés danubiennes. L'abandon du Danemark par l'Angleterre a empêché l'exécution de ce projet. Les têtes les plus exaltées du parti garibaldien avaient voulu, la semaine dernière, employer les préparatifs accumulés, pour organiser des guerillas dans le patrimoine de Saint-Pierre. Garibaldi semble affligé par les dissensions de son parti, et sa santé s'est ressentie de ces émotions. »

Pour extrait : A. LATYOU.

Correspondance.

Paris, 29 juillet.

Le conseil des ministres s'est réuni aujourd'hui à Saint-Cloud, sous la présidence de S. M. l'Impératrice.

— On dit que le voyage du général Ménabréa à Vichy n'est pas sans rapport avec le projet d'alliance occidentale, dont il est question depuis quelques semaines, et auquel prendraient part l'Espagne, le Portugal et l'Italie.

— L'ordonnance relative à l'importation des grains étrangers en Portugal est très-bien accueillie à la halle, c'est l'ouverture d'un nouveau marché pour nos agriculteurs et pour notre marine commerciale.

— Le général de Montebello est attendu à Paris. Il vient passer en France un congé de huit semaines.

— Nous croyons pouvoir démentir la nouvelle donnée par la *Gazette d'Augsbourg*, d'un projet d'entrevue à Bade de l'Empereur des français et du roi de Prusse.

— Il est question d'une revue de l'armée de Paris et de la garde nationale de la Seine à l'occasion du séjour de S. M. le roi d'Espagne.

— Le prince Couza est attendu à Paris.

— Un journal de Vienne annonce que, dans les cercles de la haute société, les femmes ont supprimé les crinolines.

— La fête du 15 août sera célébrée, cette année, à Paris, avec un éclat exceptionnel. L'illumination de la place de la Concorde représentera l'*Alhambra*. Il est question d'une course de taureaux qui serait exécutée dans le Champ de Mars et de joutes vénitienues sur la Seine, éclairée à giorno.

A l'exemple de ce qui avait lieu sous le premier Empire, Blondin traversera le fleuve sur un câble aboutissant à un mât d'une hauteur de 50 mètres.

Pour extrait : A. LATYOU.

Faits divers.

— On écrit de Vichy, le 22 juillet, au *Mémorial de la Loire* :

Le parc de Vichy a été égayé ce soir par un petit épisode qui a mis en relief et la bonne humeur et la bonté courtoise de l'Empereur. Sa Majesté, depuis que la musique de sa garde se fait entendre dans l'après-midi, vient volontiers se promener et s'asseoir au milieu de la foule. Aujourd'hui elle avait pris place sous les grands arbres, entre le général de Béville et le commandant Stoppel.

Devant eux se trouvaient trois chaises destinées à préserver les pieds de l'humidité, qu'entretienement à qui mieux mieux le sable succédant au gazon et la pluie remplaçant le soleil.

On faisait, selon l'usage, un cercle large et respectueux autour de Napoléon III, lorsque deux dames, d'un âge et d'une mise respectables — venues du matin probablement — apercevant les dites chaises, s'en vont tout simplement les prendre sous les pieds de l'auguste buveur.

Hilarité générale, objurgation, reproches